

LES LANGUES

LA REVUE TRIMESTRIELLE DE L'ASSOCIATION DES PROFESSEURS DE LANGUES VIVANTES DE L'ENSEIGNEMENT PUBLIC

MODERNES

DOSSIER : Approches théoriques de la traduction

Coordonné par Astrid Guillaume

- Introduction *par Astrid Guillaume*
- La traductologie comme espace *par Michel Ballard*
 - La partie pour le tout. La synecdoque :
de la rhétorique à la traductologie *par Marianne Lederer*
- La traduction à l'université française : entre recherche,
formation et pratique professionnelle *par María Lomeña Galiano*
- Sémiotique de la traduction littéraire *par Sündüz Öztürk Kasar*
 - La traductologie : une discipline composite
et protéiforme *par Lorella Martinelli*
- Quelle conception de la langue pour la traduction ?
par Zsuzsa Simonffy
 - Traduire le continu : la mise en échec
du dualisme par le rythme *par Imane Mouani*
- La traduction : un atout en didactique des langues
par Alessandra Rollo

Les articles des *Langues Modernes* sont protégés par le droit d'auteur. L'APLV a conclu un contrat avec le CFC (Centre Français d'exploitation du droit de Copie) pour la gérance des droits des articles des *Langues Modernes*.

<http://www.cfcopies.com/>

Les ministères de l'Éducation Nationale, de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche, de l'Agriculture et les fédérations de l'enseignement privé, ont un contrat avec le CFC et chaque fois qu'un établissement signale que des photocopies ont été faites à partir d'un livre, avec mention de l'éditeur, ce dernier perçoit des droits:

Les ministères de l'Éducation Nationale, de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche, et les fédérations de l'enseignement privé ont aussi un accord concernant les utilisations des copies numériques.

Nous invitons donc de façon pressante nos collègues à déclarer les copies des publications de l'APLV et de veiller à ce que leurs établissements les transmettent. C'est une source de revenus non négligeable pour l'APLV qui est animée uniquement par des bénévoles et ne vit que des cotisations de ses adhérents et de la vente des *Langues Modernes* qu'elle édite et diffuse.

© APLV, Paris, 2016

ISSN 0023-8376

Dépôt légal mars 2016. CPPAP. 1113 G 89983

Imprimé en France par Corlet SA - 14110 Condé-sur-Noireau

Sommaire

- p. 4./ **Note du Président** par *Jean-Marc Delagneau*
- p. 7./ **Clin d'œil** par *Benoit Cliquet*
- p. 8./ **Éditorial** par *Pascal Lenoir*
- Le dossier** coordonné par *Astrid Guillaume*
- p. 10./ Introduction par *Astrid Guillaume*
- p. 14./ La traductologie comme espace par *Michel Ballard*
- p. 26./ La partie pour le tout. La synecdoque : de la rhétorique à la traductologie par *Marianne Lederer*
- p. 33./ La traduction à l'université française : entre recherche, formation et pratique professionnelle par *Maria Lomeña Galiano*
- p. 43./ Sémiotique de la traduction littéraire par *Sündüz Öztürk Kasar*
- p. 52./ La traductologie : une discipline composite et protéiforme par *Lorella Martinelli*
- p. 60./ Quelle conception de la langue pour la traduction ? par *Zsuzsa Simonffy*
- p. 70./ Traduire le continu : la mise en échec du dualisme par le rythme par *Imane Mouani*
- p. 82./ La traduction : un atout en didactique des langues par *Alessandra Rollo*
- Compte rendu de lecture**
- p. 88./ Interpréter pour traduire, de Danica Seleskovitch et Marianne Lederer par *Astrid Guillaume*
- p. 91./ **Livres reçus** par *Ulrich Hermann*

La traductologie : une discipline composite et protéiforme

PAR LORELLA MARTINELLI, UNIVERSITÉ « G. D'ANNUNZIO » CHIETI-PESCARA – ITALIE

Introduction

La traductologie est une discipline linguistique de nature interdisciplinaire, offrant par là de nombreuses perspectives de recherche : dans le domaine de la didactique des langues, c'est un moyen discuté et discutable de l'apprentissage des langues ; en linguistique typologique et contrastive, elle apparaît comme un moyen privilégié de classement et d'analyse différentielle des langues ; en interlinguistique, elle permet de connaître l'interférence d'une langue (L1) sur une autre (L2) ; en philologie, elle se révèle être une voie efficace de re-construction ou de révision des originaux. Federov, fondateur de la théorie linguistique en URSS, s'intéresse déjà en 1927 aux aspects sémantiques de la traduction, et les recherches actuelles de Gile (2005) mettent sans cesse en valeur les liens de la traduction avec la littérature, la philosophie, la théorie de la communication, la sociologie, la psychologie et la pragmatique démontrant clairement l'interdisciplinarité de la science de la traduction. La variété des orientations renvoie à un système bipolaire où l'on retrouve la focalisation sur le produit – c'est à dire la traduction – et la focalisation sur le procédé – ou sur l'opération traduisante –. Cet article développera le débat sur ces thèmes ainsi que sur celui de la fidélité qui représente encore aujourd'hui une question centrale. S'il est vrai que le problème reste, en revanche son interprétation change : la notion de fidélité textuelle semble être liée au temps et donc à la sensibilité que les circonstances historiques, culturelles et sociales expriment dans le texte original comme dans le texte traduit. C'est sur le passage du texte de départ au texte d'arrivée que se réalise la traduction-voyage du *Livre de Aneirin*, basée sur l'idée d'une langue en mouvement, sur la compréhension historique-culturelle de la distance, séparant l'original de la traduction.

L'aventure interdisciplinaire de la traduction

L'intérêt interdisciplinaire puissant envers la traduction va de pair, depuis longtemps, avec une conflictualité interne marquée par deux tendances opposées : vers une réflexion théorique, mais aussi vers la solution de problèmes pratiques (Meschonnic, 1973). C'est justement cette conflictualité qui alimente parfois des doutes sur le rôle de la linguistique comme l'illustre bien Mattioli, lorsqu'il affirme que « C'est précisément dans la traductologie que la linguistique a montré les limites de son ambition hégémonique » (Mattioli, 1989, p. 30) ; ou lorsque Ladmiral critique « le terrorisme linguistique et "théoriciste" » (Ladmiral, 1979,

p. 161). La traductologie est, plus que toute autre discipline, traditionnellement et stérilement prise dans le débat concernant certaines antithèses et quelques axes de variation : version ou traduction, traduction littérale ou libre, *ut interpres* ou *ut orator*, littéraire ou spécialisée, équivalence formelle ou équivalence dynamique, traduction proche de l'original ou de la pensée du traducteur. Il est donc souhaitable qu'une interdisciplinarité auxiliaire (avec des greffes méthodologiques) ou complémentaire (une discipline nouvelle au croisement de différentes disciplines) ne se réduise jamais qualitativement au niveau d'une interdisciplinarité composite (une pluridisciplinarité d'équipe). Une réponse à cette perspective d'enquête pourra résulter de l'examen de trois différents types ou, plutôt, de trois différents stades de la traduction, selon la proposition largement interdisciplinaire de Jakobson (1963) :

1. une traduction « endolinguistique » ou reformulation qui interprète des signes linguistiques en utilisant d'autres signes, en particulier des synonymes et circonlocutions de la même langue ;
2. une traduction « interlinguistique » qui aborde l'interprétation des signes linguistiques au moyen d'une autre langue, il s'agit de la traduction proprement dite ; En suivant cette « aventure » interdisciplinaire, à travers les trois types ou, mieux, les trois moments de traduction proposés, on pourra comprendre le lien particulièrement étroit que la linguistique entretient avec d'autres disciplines, notamment la philologie et la sémiotique. Aucun type ou moment de la traduction ne semble pouvoir être séparé de ce lien interdisciplinaire étroit, ni la traduction proprement dite, ni la traduction apparemment indépendante que Jakobson qualifie d'« interlinguistique ».
3. une traduction « intersémiotique » qui se penche sur les différents systèmes linguistiques se reflétant dans des signes non linguistiques.

La notion de fidélité

La comparaison d'une traduction avec l'original attire l'attention sur une difficulté, soulevant par là un problème entre la linguistique et la philologie, d'un intérêt vital pour la science de la traduction moderne : qu'est-ce qui traduit quoi ? La notion de « fidélité » d'une traduction risque, en effet, d'être abstraite, si on ne la remet pas en relation avec le texte de départ sur lequel le traducteur a probablement travaillé. Les circonstances auxquelles ramener les différences entre les deux textes, de départ et d'arrivée, peuvent être nombreuses. Parfois, les omissions commises par le traducteur ne sont qu'occasionnelles ou dues aux copistes des textes ne possédant pas les feuilles des manuscrits ; parfois encore, les différences peuvent dériver du fait que le traducteur devait choisir entre plusieurs versions du texte de départ¹.

1/. George Steiner, dans *Après Babel*, cite un extrait de Shakespeare : pour pouvoir traduire ce passage il faut établir l'original car celui-ci n'a pas une forme figée et unique, étant donné les variations entre le manuscrit publié par l'auteur en 1623 et les

Toujours dans une perspective philologique, les mots d'ordre sont impérativement « humilité » et « modestie » : le traducteur doit éviter, dans la mesure du possible, que la traduction ne naisse indépendamment du texte original. Toutefois, cette perspective ne saurait être poussée à l'extrême et l'élaboration d'une théorie sémiotique intégrée représente une tentative intéressante d'harmoniser théoriquement les deux expériences, philologique et structurelle-sémiotique. Il existe une transition méthodologique qui va de la philologie traditionnelle à une philologie structurelle, qui permettra de repérer certains modèles théoriques de référence, en particulier la glossématique de Hjelmlev. La conviction que tout texte de départ donne lieu à plusieurs traductions, demeure.

L'herméneutique traductionnelle

Une méthode de traduction ne correspond pas uniquement à un procédé linguistiquement organisé mais également à un processus mental et émotionnel. La problématique herméneutique présente dans toutes les traductions, même si elle est souvent délaissée, ne s'évanouit pas dans la considération du texte fini, mais embrasse l'interprétation sous tous ses aspects, linguistique et extralinguistique. Le traducteur doit savoir ce qui a été dit ou écrit, et peut-être même pourquoi et comment. Il faut reconstruire le processus de sémantisation du signe et parcourir l'acte de communication depuis son origine. La traduction interlinguistique se résume en différentes techniques classifiées d'ajustements structurel ou sémantique et de procédés de traduction, veillant au passage d'un texte de départ à un texte d'arrivée. Une analyse minutieuse des procédés techniques de traduction, illustrés par Vinay-Darbelnet (1959) et repris par Kahn (1971-1972), est utile afin de souligner une approche interdisciplinaire inéluctable concernant la traduction interlinguistique. En effet, une telle approche nécessite des procédés « directs » (emprunt, calque, traduction littérale), avant même d'utiliser, dans un crescendo d'interdisciplinarité, des procédés « indirects » (transposition, modulation, équivalence, adaptation). La traduction, considérée jusqu'à présent comme endolinguisque ou interlinguistique, apparaît déjà, d'une certaine façon, comme une mutation créatrice, harmonisable avec la traduction intersémiotique, représentant le *summum* de la naturalisation (*une eversio*, pas une *versio*). Toute traduction de texte représente un geste critique interprétatif, l'analyse intelligente d'un discours qui nous renseigne sur l'original, sans pour autant se substituer à ce dernier. Ceci étant dit, cette nouvelle perspective d'étude semble décourager toute attitude d'évaluation ou de prescription : on ne se demande plus ce qu'est la traduction, mais comment on doit traduire cas par cas, ou comment il est possible de traduire. Le procédé de traduction, défini comme une interprétation, est une opération impliquant aussi bien le respect et

la restitution des instances de l'énonciation du texte de départ, qu'une réception de la part des nouveaux destinataires (Seleskovitch-Lederer, 1984). De ce point de vue, pour les destinataires, la traduction devrait, dans sa « naturalisation », suggérer l'impression du texte original. Pour citer une phrase chère à Ezra Pound, la meilleure traduction d'un auteur serait celle faite dans la langue que l'auteur aurait utilisée s'il l'avait écrite dans la langue du traducteur. Comme l'a souligné Fortini : « L'acte traductif pourrait être placé entre l'interprétation critique et l'acte de lecture pour se conclure avec un acte d'écriture » (Fortini, p. 75). Si nous considérons qu'une traduction parfaitement fidèle au texte original n'existe pas, on aboutit alors au paradoxe suivant : la traduction ne sera fidèle qu'à travers la répétition des signifiants mêmes, ce qui revient à dire que l'on renonce à traduire. On ne parlera donc plus en termes de fidélité ou d'infidélité mais de réécriture, de re-construction du texte original. (Derrida 1987)

La traduction comme langue en mouvement

La traduction est également le déguisement du texte original, moyen fondamental de renouvellement de la langue, apparaissant ainsi comme un instrument de libération linguistique qui met en mouvement la langue, accélérant par là son processus évolutif, synthèse entre le passé et le présent mais aussi voyage vers le futur. Substituant les fausses alternatives entre fidélité et liberté et l'impossibilité de la traduction, une conception de la traduction, fondée sur l'idée de langue en mouvement, se répand (Apel, 1997). Étant donné que la signification d'un texte ne peut être à jamais établie mais doit être indéfiniment renouvelée, la compréhension du texte traduit ouvrira de nouveaux horizons au lecteur. La pratique de la traduction permet de redéfinir la nature de la traduction, dans des termes qui ne correspondent plus à une fidélité formelle excessive. L'évolution naturelle du langage produit une mutation continue qui, dans la vision de Walter Benjamin, transforme dans les siècles le ton et la signification des grandes œuvres, mais modifie également la langue du traducteur. Le but à atteindre correspond à une équivalence, non pas à une identité, comprenant tous les ajustements nécessaires à la reproduction du message, en focalisant l'attention sur les équivalences culturelles et stylistiques, en établissant des priorités et en ayant un bon usage de la langue d'arrivée (Nida-Taber, 1969). Un autre aspect de la traduction concerne sa nature sémiotique ou translinguistique, implicite dans la nature généralement polyphonique des textes et dans leur imprécision. La traduction n'est pas seulement une translation de sens mais également une nouvelle stratégie communicative, subordonnée à des circonstances plus ou moins différentes avec des caractéristiques de resocialisation dans une nouvelle langue-culture.

Les connotations culturelles de la traduction : une rencontre de langues et de cultures

Aujourd'hui, tout comme au Moyen-Âge, la traduction redevient une notion non unitaire, lorsque des dénominations multiples de la traduction légitiment des formes d'activités très variées, des remaniements, des embellissements, excluant par là une *reductio ad unum*.

Le rapport entre tradition culturelle et traduction auquel fait allusion George Steiner, est repris par Folena quand il affirme que « chaque civilisation naît d'une traduction » (1991, p. 72). Sa thèse résumée dans le concept de « traduction comme tradition » confirme l'impossibilité d'élaborer une théorie en dehors de toute expérience historique et contribue à mettre en discussion la suprématie des formalismes et de la linguistique théorique.

L'acte traductif, placé alors dans un contexte allant au-delà de l'aspect linguistique se situe bien au-delà d'un processus mécanique ou d'un simple transfert linguistique et il comporte, outre la comparaison entre deux systèmes linguistiques différents, la confrontation entre deux cultures différentes. La traduction appartient donc au plus grand concept de « transformation » : comme le souligne Umberto Eco, c'est une « négociation », le traducteur n'est pas un « peseur de mots » mais un « peseur d'âmes » (Eco, 2006). L'humilité, la principale qualité du traducteur, selon Valéry Larbaud (1946), finit par céder le pas à un sentiment de supériorité du traducteur qui reconnaît, dans sa propre langue, une grande langue de civilisation et dans son propre texte, un texte « supérieur » en compétition avec l'original. Firth soulignait déjà l'absurdité et la futilité d'une traduction mot à mot et revendiquait une traduction totale à tous les niveaux d'analyse, établissant un lien étroit entre linguistique et anthropologie sociale (Firth, 1956). Dans la même lignée, pour Jakobson il est difficile, voire impossible, d'établir une équivalence absolue des simples unités codifiées, considérant que la traduction comprend la translation de messages entiers. D'après une tendance actuelle, la fidélité de la traduction doit être mesurée dans sa globalité, en l'appliquant à des unités de signes supérieures au mot, dans le but de créer une relation étroite entre le mot même et le texte.

Ce n'est qu'ainsi que les pertes nécessairement liées au manque d'équivalence des mots peuvent trouver une « compensation » et obtenir une unité structurelle de la traduction dans la globalité non linéaire du texte. Une évaluation correcte des critères de traduction se base sur le contrôle des exigences du texte et du passage d'un texte à l'autre. En l'absence de l'objection préjudicielle de l'impossibilité théorique de traduire, la question posée n'est plus de savoir s'il est possible de traduire mais plutôt *comment, quand et pourquoi* mûrissent les circonstances historiques-culturelles qui la rendent possible. À cela, s'ajoute une autre question intéressante sur les restrictions ou les « barrières » de la traduisibilité concernant les textes futurs, pas encore traduits, dans une perspective d'analyse anthropologique

(écologique et éthologique), émergeant d'autres secteurs de l'interlinguistique. S'il est vrai que la traduction des textes comporte au moins deux écrivains, un auteur et un traducteur dans deux contextes différents, cela implique, d'une part, le besoin de considérer l'ensemble des facteurs internes et externes des textes, et d'autre part une tendance à augmenter le texte original le transformant sans cesse, de texte à pré-texte.

La divergence entre les langues ne soulève plus d'objection préjudicielle lorsqu'elle est contrebalancée par la convergence des textes. Le danger réel auquel s'expose la traduction est dû au fait qu'elle risque d'accentuer, de manière excessive, la distance entre l'original et le texte d'arrivée : en effet, plus l'écart historique entre les deux textes est grand, plus la traduction interlinguistique risque de céder le pas à une traduction intersémiotique, tout en conservant le même système sémiotique et les mêmes moyens expressifs d'une langue historique. Par exemple, la traduction des poèmes épico-lyriques gallois intitulés *Canu Aneirin* dans l'italien de Verga, risque, comme *imitatio*, de tomber dans le pastiche, voire la caricature, et comme *inventio*, dans la parodie. En effet, le traducteur, dans un souci permanent d'afficher ses compétences linguistiques, risque d'aboutir au détournement du texte original, et de proposer une traduction « verghizzata ».

Dans le même sens, dans un texte littéraire, stylistiquement très marqué, la métaphore assume une véritable fonction interprétative car elle agit comme une « sorte » de traduction interne à une langue, dès lors que l'on assiste à un déplacement du signifié, ce qui entraîne l'existence d'une différence et non pas d'une identité.

Le livre de Aneirin : pertes et compensations

La traduction en italien du *Livre de Aneirin*²¹ pourra se servir d'équivalences contextuelles non restreintes, compte tenu du texte dans sa globalité et du passage incessant des champs figuraux. Si nous considérons la complexité du sémantisme original, les pertes sont inévitables, mais tout aussi nombreuses seront les compensations encouragées par une perspective linguistique-textuelle. Une fois que l'idée illusoire d'une conformité linguistique étroite entre l'original et la traduction est abandonnée, l'hypothèse traductrice se concentre sur la caractérisation du texte de départ et du texte d'arrivée, mettant en rapport la culture des deux langues, notamment avec la littérature, de manière à ce qu'on obtienne une grande fusion culturelle et une distance minimale entre les deux écrits. Une distance, quand bien même infime, entre les deux textes est évidente. C'est sur le passage du texte de départ au texte d'arrivée que se réalise la traduction-voyage du *Livre de Aneirin*, basée sur l'idée d'une langue en mouvement, sur la compréhension historique-culturelle de la distance, séparant l'original de la traduction. Au-delà des traditionnelles antithèses sur la traduction, on assiste aujourd'hui au retour de

21. Il s'agit du poème médiéval gallois *Y Gododdin* composé par le poète de l'île de Bretagne Aneirin. Le seul manuscrit du poème, communément appelé *Livre d'Aneirin* date de la seconde moitié du XIII^e siècle.

la recherche d'une traduction « intégrale » ou même mimétique, où se côtoient les ressemblances phonologiques et sémantiques dans une indissolubilité de sons et de sens. Une traduction intégrale capable, selon Goethe (1819) de récupérer grâce au sens, les procédés rhétoriques et les éléments rythmiques du texte d'origine, doit être préférée à une traduction scolaire se limitant à rendre des idées, mais aussi à une traduction paraphrasée. Sur cette voie, une traduction mimétique ou iconique réapparaît aujourd'hui encore comme la technique la plus radicale de traduction, **comme un moyen de démythifier** des idéologies linguistico-culturelles, privilégiant les relations formelles (morphonémiques et syntaxiques). La demande d'une traduction intégrale naît spontanément, surtout lorsque le son et le sens sont indissolubles en poésie.

Conclusion

L'exigence d'interdisciplinarité auxiliaire ou complémentaire a depuis toujours été ressentie dans chaque discipline linguistique. Cette considération accentuée une réalité depuis toujours multiforme et composite, le prolongement d'un débat qui loin d'être épuisé, ne sera jamais définitivement terminé car il se base sur des éléments en constante mutation comme le sont les langues et les contextes culturels. Les disciplines comme la linguistique et les études littéraires, la philosophie et l'anthropologie ne peuvent être considérées comme étrangères à cette réalité parce qu'elle contribue toutes à ce que Bassnett définit comme la pensée systématique sur la traduction dans les différentes cultures, dans la formation des systèmes littéraires et dans l'histoire des idées (1980).

BIBLIOGRAPHIE

- APEL, Friedmar. *Il movimento del linguaggio*. Traduit de l'allemand par Riccarda Novello. Milano : Marcos y Marcos, 1997. 364 p.
- BASSNETT MC-GUIRE, Susan. *Translation Studies*. London & New York : Routledge, 2002 [troisième édition, 1980]. 192 p.
- BENJAMIN, Walter. *La tâche du traducteur*. In « Œuvres I ». Traduit de l'allemand par Maurice De Gandillac, Paris : Gallimard, [édition originale en allemand 1920] 2000.
- DERRIDA, Jacques. *Des Tours de Babel*. In *Psyché. Invention de l'autre*. Paris, Galilée, 1987. p. 203-235.
- ECO, Umberto. *Dire presque la même chose*. Traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris : Grasset, 2006. 460 p.
- FEDOROV, Andrej. The problem of verse translation. *Linguistics*. January 1974 (1927), vol. 12, n. 137, p. 13-29.
- FIRTH, John Rupert. Linguistic Analysis and translation. In : Mclean Hugh ; Halle Morris ; Lunt Horace et al. *For Roman Jakobson : essays on the occasion of his sixtieth birthday*, The Hague : Mouton, 1956, p. 133-139.
- FOLENA, Gianfranco. *Volgarizzare e tradurre*. Torino : Einaudi, 1991. 97 p.
- FORTINI, Franco. *Lezioni sulla traduzione*. Macerata : Quodlibet, 2011. 231 p.
- GILE, Daniel. *La Traduction : la comprendre, l'apprendre*. Paris : PUF, 2005. 278 p.
- GOETHE, Johann Wolfgang. *Note e saggi sul Divan Orientale-Occidentale* (1819). In Siri Neraard (a cura di) *La Teoria della traduzione nella storia*. Milano : Bompiani, 1993 p. 121-124.
- JAKOBSON, Roman. Aspects linguistiques de la traduction. In *Essais de linguistique générale*. Traduit de l'anglais par Nicolas Ruwer. Paris : Édition de Minuit, 1963, p. 78-86.
- KAHN, Félix. Traduction et linguistique. *Cahiers de Saussure*, vol. 27 (1971-1972) p. 21-42.
- LADMIRAL, Jean-René. *Traduire : théorème pour la traduction*. Paris : Gallimard, 1979. 276 p.
- LARBAUD, Valéry. *Sous l'invocation de Saint Jérôme*. Paris : Gallimard, 1946 [1997]. 353 p.

- MATTIOLI, Emilio. La traduzione di poesia come problema teorico. In : BUFFONI Franco. *La traduzione del testo poetico*. Milano : Guerini e Associati, 1989, p. 29-39.
- MESCHONNIC, Henri. *Pour la poétique II. Épistémologie de l'écriture poétique de la traduction*. Paris : Gallimard, 1973. 301 p.
- NIDA Eugène, TABER, Charles. *The Theory and Practice of Translation*. Leiden : Brill, 1969. 218 p.
- SELESKOVITCH Danica, LEDERER Marianne. *Interpréter pour traduire*, [nouvelle édition revue et corrigée] Paris : Les Belles Lettres, 2014. 432 p.
- STEINER, George. *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*. Traduit de l'anglais par Lucienne LOTRINGER, Paris : Albin Michel, 1978. 470 p.
- VINAY Jean-Paul, DARBELNET Jean. *Stylistique comparée du français et de l'anglais. Méthode de traduction*. Paris : Didier et Montréal : Beauchemin, 1959. 331 p.